

CRITIQUE, festival. ANGLET, 36e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre du Quintaou), le 12 septembre 2026. « Contre-Nature » par Rachid OURAMDANE et la Compagnie de Chaillot

Après « *Möbius Morphosis* » que nous avons vu au [Nuits de Fourvière en juillet 2024](#), le spectacle « *Vertige* » pour la ré-ouverture de la [Nef du Grand Palais en juin 2025](#), et « *Corps extrêmes* », vu quelques mois plus tard au [Grand-Théâtre de Provence à Aix](#), Rachid Ouramdane offre au public basque – au Théâtre du Quintaou d'Anglet, et dans le cadre de la 36e édition du *Temps d'aimer la Danse* – l'une de ses dernières créations, « *Contre-Nature* », étrennée à Chaillot-Palais national de la Danse en novembre 2024 (que le chorégraphe nîmois dirige depuis 2021). Une heure durant, Ouramdane nous y offre une incroyable expérience, une célébration poétique et vertigineuse de ce qui nous relie au-delà de la disparition, un spectacle dont on ressort changé de l'intérieur, armé du sentiment qu'un monde meilleur est possible.

Dès l'ouverture, la scène se mue en un espace hors du temps, baigné d'une lumière crépusculaire et de brumes. Dix interprètes de la **Compagnie de Chaillot**, véritables artistes de l'aérien, peuplent ce vide. Issus de la danse et du cirque, ils ont appris à fusionner leurs langages en un seul, organique et délicat. Ce qui frappe d'emblée, c'est cette impression de mouvement perpétuel, fluide, comme un *travelling* avant où les corps glissent, s'élèvent et retombent avec une douceur infinie. **Rachid Ouramdane** ne les filme pas en train de performer ; il capte l'essence même du geste aérien, le transformant en une matière chorégraphique d'une beauté gracieuse.

Contre-Nature est un spectacle sur l'absence. Mais loin d'être un *requiem*, c'est un éloge vibrant de la solidarité et du collectif. Le chorégraphe imagine comment nos proches continuent de nous accompagner, comment nous avançons, « *habités par d'autres personnes que l'on n'a plus autour de soi, ces fantômes qui nous accompagnent* ». Cette présence de l'absence est rendue palpable par des corps-à-corps bouleversants. Les portés, les contrepoids, les chutes contrôlées ne sont pas de simples prouesses techniques ; ils disent la peur, le risque, mais surtout le lâcher-prise et le soutien indéfectible de l'autre face à l'épreuve. On voit des duos poignants où le geste se dédouble jusqu'à s'évanouir, des pyramides humaines qui se construisent avec une confiance aveugle. C'est une démonstration magistrale que nous sommes tous « *pétris des autres, traversés de leurs vies et de leurs absences* ».



La musique de **Jean-Baptiste Julien**, tout en subtilité, impulse un rythme à cette communauté, passant d'un corps à l'autre comme un souffle vital. Les projections vidéo de **Jean-Camille Goimard**, des images d'enfants, de forêts et de mer, ajoutent une dimension onirique, évoquant l'enfance et le temps qui passe. Le chorégraphe convoque une humanité commune, traversée par la perte, mais portée par une énergie communicative. On pense aux réfugiés, à ceux qui périssent en mer ou dans les forêts, faisant écho aux obsessions du chorégraphe pour les exilés. Mais l'espoir triomphe toujours...

Avec *Contre-Nature*, **Rachid Ouramdane** signe un chef-d'œuvre d'humanité. Il a su transformer le deuil intime de la disparition de son frère en une quête universelle. Ce n'est pas un spectacle sur la mort, mais sur la vie, sur la façon dont nous pouvons, ensemble, « *danser la vie* » en compagnie de nos absents. La douceur et la poésie qui émanent de ce plateau

nu, sculpté par la lumière et les corps, vous submergent. On ressort de cette expérience non pas triste, mais apaisé, le cœur battant et habité par une douce énergie. *Contre-Nature* est une œuvre profondément émouvante et nécessaire, un éloge de la fragilité et de la force de la vie. Un pur moment de grâce !



CRITIQUE, festival. ANGLET, 36e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre du Quintaou), le 12 septembre 2026. « Contre-Nature » par Rachid OURAMDANE et la Compagnie Chaillot. Crédit photographique (c) Patrick Imbert

CRITIQUE, festival. ANGLET, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre Quintaou), le 7 septembre 2025. Maud LE PLADEC : « Static Shot » / Marco FERREIRA DA SILVA : « A Folia » (par le CCN-Ballet de Lorraine)

Après les remarquables pièces [de Thierry Malandain](#) et [de Martin Harriague](#) – présentées lors des deux premiers jours de la 35e édition du festival “*Le Temps d'aimer la Danse*”, la soirée du 7 septembre au Théâtre Quintaou d'Anglet (Scène nationale du Sud-Aquitain) s'annonçait comme un moment-phare. Et le spectacle n'a pas déçu : porté par le CCN-Ballet de Lorraine, il a offert un diptyque explosif, mêlant l'intellectualité poétique de Maud Le Pladec et l'énergie tribale de Marco da Silva Ferreira.

Maud Le Pladec, directrice du CCN-Ballet de Lorraine et chorégraphe *star* de la cérémonie d'ouverture des JO de Paris 2024, présentait ***Static Shot***, une pièce qui porte la marque de son expérience olympique. On y retrouve cette ambition de

grande envergure, cette capacité à orchestrer le mouvement comme une force collective tout en y insufflant une sensibilité minutieuse. Le Pladec joue avec les dynamiques de groupe, où les corps s'assemblent et se disloquent dans des formations tantôt géométriques, tantôt organiques. La gestuelle, précise et électrique, évoque à la fois la rigueur classique et les ruptures contemporaines. On devine l'influence de son travail avec des artistes comme Okwui Okpokwasili ou son exploration des musiques minimalistes, bien que dans *Static Shot*, c'est le silence et la respiration des danseurs qui rythment l'espace avant que n'intervienne une bande-son pulsée.

Comme lors de la cérémonie sur la Seine, Le Pladec célèbre l'inclusion et la diversité des esthétiques. Ici, pas de pompons ou de décors surchargés, mais une pureté chorégraphique qui souligne la puissance du corps en mouvement. On perçoit aussi la trace des épreuves traversées : sa blessure à la hanche pendant les préparatifs des JO semble avoir influencé certaines séquences où la fragilité et la résistance physique deviennent métaphores de la création artistique. Les jeux de lumière sculptent les corps des danseurs du Ballet de Lorraine, créant des tableaux vivants où chaque instant est à la fois suspendu et dynamique. La pièce se clôt sur une image forte : un *solo* hypnotique, comme un écho aux défis surmontés et aux rêves réalisés.



Si *Static Shot* avait captivé par son intelligence chorégraphique, ***A Folia*** emporte carrément le public dans un tourbillon d'énergie pure. **Marco da Silva Ferreira**, chorégraphe portugais au parcours aussi atypique que fascinant (ancien nageur devenu danseur autodidacte), signe ici une œuvre magistrale, littéralement renversante. L'œuvre s'inspire de la *Folia*, tradition portugaise du XVe siècle associée aux rituels de fertilité, où danse et musique célèbrent la subversion et la communion collective. Da Silva Ferreira y puise pour créer une rencontre entre les danses historiques et les cultures urbaines actuelles. Sur une musique hypnotique de **Luis Pestana**, qui remixe *La Folia* de Corelli en y injectant des *beats* électroniques profonds, les danseurs du Ballet de Lorraine se transforment en une communauté en transe.

La pièce est portée par une rythmique implacable : les pieds frappent le sol, les torsions des corps évoquent autant les danses traditionnelles que le *krump* ou le *voguing*. Da Silva Ferreira, qui ne craint pas le conflit et aime à chorégraphier la friction, crée ici une tension palpable entre l'individu et le groupe, entre la tradition et la rébellion. Les

danseurs, en état de grâce, semblent possédés par la musique, et le public est embarqué dans cette folie collective. Les costumes d'**Aleksandar Protic**, à la fois anciens et modernes, et les lumières de **Teresa Antunes** plongent le spectateur dans une atmosphère quasi ritualiste. C'est jouissif, envoûtant, et viscéral – à tel point que la frontière entre scène et salle semble disparaître lors de l'apothéose finale.

La soirée du 7 septembre restera ainsi comme l'une des grandes réussites de cette 35e édition du festival « *Le Temps d'Aimer la Danse* ». Le triomphe debout qui a salué les artistes était amplement mérité. Preuve que la danse, dans toutes ses formes, reste un langage universel capable de nous rassembler et de nous élever. Vivement la suite du festival !

CRITIQUE, festival. ANGLET, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre Quintaou), le 7 septembre 2025. Maud LE PLADEC : « Static Shot » / Marco FERREIRA DA SILVA : « A Folia » (par le CCN-Ballet de Lorraine). crédit photographique © Laurent Philippe

CRITIQUE, danse. BIARRITZ,

34ème Festival « Le Temps d'aimer la danse » (Gare du midi), le 11 septembre 2024 (21h). CHILDS / CARVALHO / NINJA / DOHERTY... (LA)HORDE-Ballet National de Marseille

Quelques heures [après la représentation d'une chorégraphie signée par Christophe Garcia](#), et « performée » par le Ballet de l'Opéra Grand Avignon, c'est la troupe voisine de (LA)HORDE-Ballet National de Marseille qui était mise à l'honneur au 34ème Festival « *Le Temps d'aimer la danse* » de Biarritz. Aussi poétique qu'implosive, la troupe phocéenne confirme sa fulgurante ascension dans le paysage chorégraphique français, entre autres par sa maîtrise éblouissante des tableaux et mouvements collectifs.



La plasticité volubile des danseurs de **(LA)HORDE-Ballet National de Marseille** leur permet d'aborder en une seule soirée captivante, pas moins de 5 chorégraphies distinctes, soit cinq univers poétiques aussi denses que contrastés. Sur le vaste plateau de la **Gare du Midi** à Biarritz, les danseurs donnent vie aux créations de **Lucinda Childs** (« *Concerto* »), **Tânia Carvalho** (« *One of our periods of time* »), **Oona Doherty** (« *Hope hunt & the Ascension of St Lazarus* »), et **Lasseindra Ninja** (« *Mood* »), plus leur pièce/carte-de-visite : « *Room with a view* ». Le groupe synchronisé, la fragmentation pulsionnelle, les élans organiques conçus comme des danses tribales, tout cela s'offre au regard et s'affirme comme une ambition rebelle, prête à en découdre avec les codes de la société. A travers ces cinq pièces, la Compagnie défend les motifs envoûtants d'un spectacle particulièrement représentatif de la recherche chorégraphique contemporaine, admirablement incarnée, subtilement appropriée par les

excellents danseurs et danseuses de **(LA)HORDE**.

Préalable spectaculaire par sa virtuosité sans limites, la courte pièce de **Lucinda Childs**, « *Concerto* » (1993) réalise une mise en bouche sidérante par la liberté acrobatique des gestes. Un pas est franchi ensuite avec l'imaginaire déjanté, surréaliste de « *One of four periods intime* », de la chorégraphe portugaise **Tania Carvalho** : la fusion théâtre/danse s'y déploie avec *maestria*, et ces artistes déchaînés vêtus de sorte de préservatifs roses géants sont à mourir de rire !...



La compagnie marseillaise, transportée par l'inventivité de (La)Horde, transgresse davantage les codes classiques de la danse dans la chorégraphie de la sulfureuse et provocatrice **Lasseindra Ninja** ; l'adepte inspirée du *voguing*, joue ici de

tous les plans et registres entre érotisme et sexualité lascive, empruntant directement au cabaret et au *peep show*. Jusqu'aux coupes des perruques blondes qui citent évidemment les *girls* du *Crazy horse* à Paris... Une arène lubrique assumée qui cependant tend à tourner à vide, à force de figures et tournures (sans équivoque), parfois répétitives... Mais le plaisir manifeste des danseurs à incarner chaque position et chaque groupe, confirme davantage leur évidente adaptabilité ; leur envie d'explorer toujours univers et langages actuels.

Enchaîné, l'épisode suivant apporte un contraste saisissant : après le désir élastique et fluide en latex, la force des poings embrasés, une meute en blanc investit la scène ; entre bouleversements et rébellions, le groupe affirme des postures viriles outrées, volontiers agressives, qui exprime l'esprit de revanche et la haine d'émeutiers démunis, désemparés (la situation des jeunes irlandais ?) imaginée par la séditionnelle et pertinente irlandaise **Oona Doherty**.



Cette fabuleuse soirée de danse, poétique et endiablée, s'achève avec la *carte de visite* et le plus gros succès de la Compagnie marseillaise, « *Room with a view* », pièce totalement frénétique, virtuose, survitaminée... une claire et complète séance de transe collective, où les corps éprouvés dansent jusqu'à leur ultime limite. Une performance artistique et physique qui en dit long sur leur endurance pour un ultime épisode en guise de final. Conquis, enthousiaste, le public hurle son plaisir !



CRITIQUE, danse. BIARRITZ. 34ème Festival « Le Temps d'aimer la danse », Gare du midi, le 11 septembre 2024 (21h). CHILDS / CARVALHO / NINJA / DOHERTY... (LA)HORDE-Ballet National de Marseille. Crédit photo © Caroline de Otero

VIDEO : Teaser de « Room with a view » par (LA)HORDE

**CRITIQUE, danse. BIARRITZ,
33ème Festival “Le Temps
d’aimer la Danse”, Gare du
Midi, le 8 septembre 2023.
FONDAZIONE NAZIONALE DELLA
DANZA / ATERBALLETO :
“Yeled” par Eyal Dadon et
“Shoot me” par Diego
Tortelli.**

Pour la 33ème édition du Festival “Le Temps
d’aimer la danse”, le chorégraphe Thierry
Malandain – à la fois directeur du Malandain
Ballet Biarritz et du festival basque –
promettais : *« Cette 33ème édition élèvera un
temple pour célébrer la vie et partager la danse
sous toutes ses formes : en long, en large, en
grand, en petit, en chair et en os, en musique, en
silence, en intérieur, en extérieur, de côté et
d’autre, en gloire, en devenir, en payant, en
gratuit, il y en aura pour tous les yeux. En hip
hop, en flamenco, en baroque, en contemporain, en
ballet ou emballé, il y en aura aussi pour tous*

les goûts» . Et la maire de Biarritz Maider Arostéguy de rajouter : “Le festival constitue un moment privilégié pour célébrer la beauté et la diversité de cet art universel et s’attache à faire aimer avec générosité un panorama chorégraphique varié, universel et cosmopolite. Avec toutefois une spécificité : la place de choix réservée aux grands corps de Ballet”.

Et c’est bien le cas avec la soirée d’ouverture qui accueillait et mettait en avant la jeune compagnie de danse italienne **Aterballetto**, constituée de 16 danseurs et basée dans la ville de Reggio, en Emilie-Romagne. La compagnie est venue défendre deux pièces très différentes, d’abord **“Yeled”** chorégraphié par l’israélien **Eyal Dadon**, puis **“Shoot me”** imaginé par le chorégraphe italien **Diego Tortelli**. La première se veut une évocation de l’enfance (“yeled” veut dire “enfant” en hébreu), et porte un projet dramaturgique sur la nostalgie infantile, sans marquer durablement les esprits. La scénographie est elle-même très spartiate, constituée essentiellement par une petite porte qui sépare passé et présent. L’espace s’ordonne continuellement selon une diagonale qui finit par se dissoudre dans un effet de défilé, renvoyant à l’image d’un défilé de mode d’autrefois. C’est un peu maigre, mais il faut saluer l’excellence de la compagnie, aux déplacements au cordeau, aussi fantastique de manière individuelle que collective.

La seconde pièce, sans être géniale, procure plus de satisfactions, portée par la magnifique musique du groupe “The Spiritualized”, mais aussi par la voix de Jim Morrison déclamant de la poésie. Les dix premières minutes sont jouissives et intenses, par les passages, l’occupation de l’espace, les revendications de présence, la communauté de regards qui se cherchent pour trouver l’unité. Mais

malheureusement, les idées s'épuisent vite et la performance pour la performance devient vite l'unique objet de leurs efforts : il n'est alors plus question de chorégraphie mais de format, de calcul et de mesures, sans qu'apparaisse un visage ou un corps clair et indispensable au milieu de ce groupe (par ailleurs et malgré tout fantastique). Rappelons que, fondée en 1980, la **Fondazione Nazionale della Danza Aterballetto** est la plus importante et la mieux subventionnée d'Italie.

Le festival a encore de belle heures devant lui, et parmi les temps-forts, citons ce soir 13 septembre la Création du duo Héla Fattoumi / Eric Lamoureux ("Tout-Moun") au Théâtre de Bayonne, la "Cendrillon" de Thierry Malandain par le Ballet Nice Méditerranée (les 14&15 à la Gare du Midi), "Mosaïque" par le Malandain Ballet Biarritz les 15, 16 et 17 septembre dans différentes petites villes du Pays Basque, ou encore la venue du Hessisches Staatsballett / Wiesbaden – Darmstadt le samedi 16 septembre (à la Gare du Midi). Il y en a pour tous les goûts lors de la 33ème édition du ***Temps d'aimer la danse*** !

CRITIQUE, Danse. BIARRITZ (33ème Festival de danse "Le Temps d'aimer"), Gare du Midi, le 8 septembre 2023. FONDAZIONE NAZIONALE DELLA DANSA ATERBALLETO : "Yeled" par Eyal Dadon et "Shoot me" par Diego Tortelli. Photo (c) Caroline de Otero.

VIDEO : Trailer de « *Shoot me* » par Diego Tortelli avec la FND « Aterballetto »

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 32e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 18 septembre 2022. « Faun » et « Noetic » par SIDI LARBI CHERKAOUI et le Ballet du Grand-Théâtre de Genève

Le 32e festival « *Le Temps d'aimer la danse* » s'est achevé sur une note d'une magnifique intensité. Pour sa clôture, la fameuse salle biarrotte *La Gare du Midi* a eu l'immense privilège d'accueillir le Ballet du Grand Théâtre de Genève, dirigé par le chorégraphe Sidi Larbi Cherkaoui, qui présentait un diptyque saisissant : *FaunetNoetic*. Une démonstration éclatante de la puissance et de la singularité de cette compagnie, qui a électrisé un public conquis, venu en nombre pour cet événement chorégraphique.

La soirée s'ouvre sur un duo d'une sensualité primitive, *Faun*. Sidi Larbi Cherkaoui s'empare du mythe immortel de Nijinsky, non pas pour le copier, mais pour le réinventer en profondeur.

Fini le simple éveil d'un désir, place à une confrontation animale et viscérale. Les interprètes, portés par la musique envoûtante de Debussy, entremêlée d'incises orientalisantes signées **Nitin Sawhney**, ne sont plus une nymphe innocente et un satyre en chaleur. Ce sont deux créatures d'égale puissance, d'une souplesse et d'une désinvolture presque animales, qui dansent l'exploration mutuelle, l'hybridité des corps et des sexes. La chorégraphie, faite de mouvements anguleux et de tensions-relâches, sublime l'aspect archaïque et primitif du récit, loin des clichés érotiques pour offrir une réflexion sur l'identité et la connexion à l'autre. Une performance de haute voltige pour les deux danseurs, d'une technicité époustouflante.



Puis, après ce voyage aux origines du désir, le **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** nous projette dans une dimension

vertigineuse avec **Noetic**. Créée en 2014, cette pièce est un « *ballet philosophique* » où la danse devient le langage du cosmos. Face à une scénographie minimaliste d'**Antony Gormley**, faite de longues bandes de fibre de carbone, vingt danseurs en costumes épurés créent un kaléidoscope vivant. Ce qui n'était qu'une ligne droite se métamorphose, par les gestes des interprètes, en cercles, en spirales, en une gigantesque sphère rappelant les modèles atomiques, nous rappelant que « *tout est dans le flux et que rien n'est droit* ».

Noetic est une expérience sensorielle totale. La musique complexe de **Szymon Brzóska**, mêlée aux percussions japonaises envoûtantes de **Shogo Yoshii** et à la voix monodique de la soprano **Ana Vieira Leite**, crée un univers sonore fascinant. La danse, quant à elle, oscille entre une fluidité organique et une mécanique précise, évoquant tour à tour un banc de poissons, un rouage d'horloge ou les réflexions d'un esprit en ébullition. Le chorégraphe explore notre besoin de contrôler le monde, notre interconnexion avec l'univers, et la connaissance intuitive qui sommeille en nous, le tout porté par un corps de ballet d'une homogénéité et d'une énergie confondantes.

Deux œuvres, deux mondes, un même génie. *Faun* et *Noetic* incarnent à la perfection la vision du nouveau directeur du Ballet de Genève : une danse exigeante, intellectuelle, mais profondément sensorielle et humaine.

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 32e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 18 septembre 2022. « *Faun* » et « *Noetic* » par SIDI LARBI CHERKAoui et le Ballet du Grand-Théâtre de Genève. Crédit photographique (c) Olivier Houaix

